



ISSN 1901-3809

ISSN en ligne 2261-2807

Quelles données pour l'enseignement du schwa ? De Passy au programme *phonologie du français contemporain* (PFC)

Jacques Durand

CLLE-ERSS, Université de Toulouse Jean-Jaurès et CNRS, France

jacques.durand@univ-tlse2.fr

Chantal Lyche

Université d'Oslo, Norvège

chantal.lyche@ilos.uio.no

Résumé

La gestion de la variation phonologique en L2/L3 pose bien des défis à l'apprenant aussi bien en production qu'en perception. Il convient de s'interroger sur la nature des données et sur la norme à enseigner afin d'alléger au maximum la tâche cognitive de l'apprenant. Dans ce travail, nous nous penchons sur le schwa, une étiquette souvent trompeuse pour un ensemble de phénomènes hautement variationnels trop souvent négligés dans la salle de classe. Nous rappelons que ce manque relatif d'intérêt ne caractérisait pas la fin du 19^e siècle, en nous appuyant sur les différentes éditions de *Les sons du français* de Paul Passy qui offrent des transcriptions dans quatre registres de langue. Nous montrons que ces données sont conformes à celles que l'on peut extraire des enquêtes menées dans le cadre du programme PFC - Phonologie du Français Contemporain - et soutenons le besoin d'un lien plus étroit entre théorie et enseignement.

Mots-clés : acquisition L2/L3, français, schwa, timbre, norme, variation phonologique

What kind of input data for the teaching of schwa? From Passy to PFC

Abstract

Coping with phonological variation in L2/L3 is a challenge for learners whether from a production or a perception standpoint. A thorough examination of the nature of the data and the type of norms at stake is an important goal in order to lighten the cognitive load on learners as much as possible. In this article, we focus on schwa, an often misleading label for a highly variable set of phenomena all too often ignored in a classroom setting. We recall that this relative lack of interest did not characterize the end of the 19th century, on the basis of the different editions of *Les sons du français* by Paul Passy who offers phonetic transcriptions of four stylistic registers. We show that these data are very similar to the results that can be extracted from surveys within the PFC programme - Phonologie du français contemporain - and underline the need for a close relationship between theory and practice.

Keywords: L2/L3 acquisition, French, schwa, vowel quality, norm, phonological variation

Introduction

Au cours du 20^e siècle, le français enseigné (et également décrit par les linguistes) reproduisait ce que l'on avait établi comme la prononciation « d'une conversation « soignée » chez les parisiens cultivés » (Fouché, 1959 : ii)¹. Malmberg (1968 : 12) par exemple qui s'interroge sur cette « bonne société parisienne », ne rejette pas le concept en admettant que « il n'y a aucun doute que c'est à Paris qu'il faut chercher la norme de prononciation dont l'étranger a besoin ». Fouché est largement suivi lorsqu'il affirme que la conversation soignée « se reconnaît à un ensemble de faits phonétiques communs à tous les milieux parisiens cultivés, faits constituant à leur tour une sorte de norme d'après laquelle toute autre prononciation que la sienne est sentie comme déplacée ou défectueuse » (1959 : iii). S'en tenir à ces recommandations implique que l'on évacue de l'enseignement toute forme de variation, qu'il s'agisse de la dimension diatopique, diastratique ou diaphasique. Et pourtant une langue est par définition hétérogène et celle que l'on présente à l'apprenant se doit de refléter cette richesse (Bayley, Regan, 2004). Il convient donc d'un point de vue didactique de partir « d'un système phonologique de la langue pour laquelle nous travaillerons en émission et en réception tout en faisant de rapides incursions vers la norme et les usages pour ne pas donner l'impression d'un système figé puisque, de l'avis de tous les spécialistes, notre système est en *constante évolution* » (Guimbretière, 2007 : 21). Ces considérations trop longtemps ignorées, jusque dans les années 1990 (Tyne 2012), se trouvaient cependant au cœur de la démarche du phonéticien français Paul Passy (1859-1940) et de certains de ses contemporains hors de France (Durand, Lyche, à paraître). Nous retiendrons dans cet article un phénomène hautement variable en français, le schwa (ou *e* instable, *e* caduc), reconnu pour les difficultés qu'il pose à l'apprenant (Nouveau, Detey, 2007) au niveau de la compréhension (Stridfeldt, 2005), mais aussi en production (Andreassen, Lyche, 2018). Nous laisserons de côté la variation diatopique² pour nous concentrer sur la variation inhérente et diaphasique. Lors de son apprentissage du schwa l'apprenant de FLE est confronté à de multiples tâches et en particulier, la représentation de la voyelle, sa variabilité, la compréhension et la production de suites consonantiques issues de sa chute et enfin sa représentation orthographique³. Nous aborderons ici la question du timbre et de la représentation de la voyelle (section 1), avant de nous tourner vers son comportement. Après une brève introduction sur les efforts de Passy pour intégrer la variation dans l'enseignement (section 2), nous étudierons de plus près son traitement du schwa dans différents registres (section 3) pour comparer ses données à celles du programme PFC (Durand, Laks, Lyche, 2009a, Detey et al. 2016a) (section 4) avant de conclure sur les implications pédagogiques de nos réflexions.

1. Le schwa et son timbre

Dans un contexte didactique, s'impose tout d'abord une réflexion sur le timbre de la voyelle dont la représentation dans la plupart des ouvrages scolaires peut mener à confusion. En effet, manuels et dictionnaires transcrivent systématiquement la voyelle schwa à l'aide du symbole ə qu'il s'agisse du phonème ou de sa réalisation phonétique alors même qu'il est souvent précisé que le timbre de cette voyelle correspond à [ø] ou [œ]. On peut lire par exemple dans Léon (1992 : 141) « Le timbre du E [ə] caduc est lui aussi très instable, fluctuant selon les régions, les individus ou le contexte, entre EU ouvert d'un mot comme *seul* et le EU fermé d'un mot comme *ceux* ». De même, Lauret (2011 : 69) adopte le symbole ə alors qu'il cite Wioland (2001 : 11) : « Quant à la représentation /ə/ qui hante les manuels de prononciation et qui se justifie dans une perspective théorique, elle nous paraît inutile, voire dangereuse, dans une perspective didactique parce qu'elle est muette ou mystérieuse sur la prononciation qu'elle est censée représenter ». Wioland préconise l'usage d'un archiphonème /Ø/ dont la réalisation varie entre [ø] et [œ]. Le grand dictionnaire de référence *Le nouveau petit Robert* adopte un système qui perpétue cette confusion. Toute graphie <e> réalisée [ø] ou [œ] y est transcrite [ə] si, dans la variété de référence, la voyelle est considérée stable (*secret* [səkʁɛ]), ou s'il s'agit d'un monosyllabe (*le* [lə]) dont la voyelle graphique s'efface obligatoirement devant voyelle (*l'ami m'a donné*), [ə] si la voyelle d'un polysyllabe tombe facultativement (*secrétaire* [s(ə)kʁɛtɛʁ]), ou sans schwa en position interne ou finale de polysyllabe lorsque la voyelle n'est pas prononcée (*secrètement* [səkʁɛtmɑ̃], *mouette* [mwɛt]). Les transcriptions ne sont malheureusement pas exemptes d'inconsistance comme *soulever*, transcrit [sul(ə)vɛ]⁴ et *bouleverser* [bulvɛʁsɛ] alors que ces deux mots sont toujours prononcés sans schwa interne en français septentrional ([sulvɛ], [bulvɛʁsɛ]).

Toute transcription /ə/ fait du schwa français une voyelle neutre, résultat d'un processus d'affaiblissement, telle qu'elle était à l'origine (Morin, 1978) et telle qu'elle se manifeste dans les langues germaniques. En anglais par exemple, le schwa représente une voyelle faible, centrale, non arrondie (en accord avec sa définition en phonétique générale) qui apparaît en position atone, (*economics* /i:kə'nɒmiks /), et se distingue en cela du schwa français où la voyelle s'oppose aux autres voyelles moyennes arrondies par son comportement et non pas par son timbre. Ainsi, *petite* a deux (ou trois) réalisations possibles selon le contexte, [lɛpit] (*la petite*) ou [sɛtpɛtit]/[sɛtpøtit] (*cette petite*), dans les variétés septentrionales (Andreassen, Durand, Lyche, à paraître).

Il convient néanmoins de mentionner que les chercheurs ne s'accordent pas entièrement sur la nature exacte du timbre de la voyelle en ce sens que les études

perceptives et les études acoustiques divergent dans leurs conclusions (Lyche, 2016). Les études perceptives, à la suite de Dausés (1973), montrent que les auditeurs ne détectent pas de différence entre *je dis* et *jeudi*, uniquement dissociés par le contexte, alors que les études acoustiques attribuent des timbres distincts à ces voyelles. Notons cependant que Bürki et al. (2008), situent le schwa acoustiquement très proche de [ø], avec des valeurs de F1 et F2 quasi identiques, pour le point d'enquête PFC (Durand, Laks, Lyche, 2009a) à Brunoy, situé dans la région parisienne. Il est donc hautement fâcheux que bien des exercices de prononciation continuent à faire usage du symbole [ə] dans leurs transcriptions tout en précisant qu'il s'agit d'une voyelle arrondie !

Une optique didactique implique des choix et la prise en compte de la L1 des apprenants qui, dans bien des cas, est une langue à accent contrastif avec des réductions vocaliques pré- ou post- syllabe accentuée. Il importe donc de souligner la spécificité du français dont l'accentuation, caractérisée par un accent primaire démarcatif, n'entraîne pas de telles réductions. Le symbole ə peut néanmoins être d'un grand secours dans l'enseignement à condition d'être expliqué aux apprenants et de bien opposer la représentation phonémique à la réalisation phonétique. Nous préconisons un système simple où /ə/ signale une voyelle qui alterne entre absence et présence ([ø/œ]). Ainsi, dans la représentation phonologique /pətit/ (*petite*), la voyelle /ə/ ne reflète qu'un symbole abstrait dont la seule fonction est d'indiquer qu'au contraire de /œ/ (*seul* /sœl/) ou /ø/ (*peu* /pø/), la voyelle peut être réalisée ou non selon les contextes. Les transcriptions /mɛʁkʁædi/ pour *mercredi*, /sækʁɛ/ pour *secret* ou /dilə/ pour *dis-le* ne sauraient alors se justifier puisque les voyelles sont stables (/mɛʁkʁædi/, /sækʁɛ/ /dilø/). En guise de conclusion, rappelons la nécessité de réserver le symbole ə pour les transcriptions phonémiques des mots susceptibles d'exhiber une alternance et de le bannir de toute transcription phonétique. Au niveau de l'articulation, il importe de mettre en valeur le trait 'arrondi' de la voyelle afin d'éliminer des interférences possibles avec un schwa présent dans la L1 de l'apprenant⁵ (Detey, Racine, Kawaguchi, Eychenne, 2016).

2. Paul Passy et la variation

La question du timbre de la voyelle se retrouve déjà à la fin du 19^e siècle chez ce fin observateur de l'oral qu'était le linguiste Paul Passy. Passy, à l'instar des linguistes de son époque, adopte le symbole ə pour représenter le schwa, mais il précise : « A l'oreille, (ə) diffère a [sic] peine de (œ). Si on essaye d'accentuer ou de prolonger (ə), on a quelque peine à ne pas prononcer (œ) ; ainsi on dit *prends-le* (prɑ̃ ˈlœ) [en note « Ou (prɑ̃ ˈlø) »⁶ » (Passy, 1892 : 84). Paul Passy marquera la linguistique de la fin du 19^e siècle et du début du 20^e par son engagement dans l'élaboration de l'alphabet phonétique international, dans la mise en place de la

méthode directe pour l'enseignement des langues étrangères auquel il consacra la plus importante partie de sa vie professionnelle (Galazzi, 1992, Durand, Lyche, à paraître). Grand avocat d'une réforme de l'orthographe, il publie en 1887 un petit ouvrage en orthographe réformée, *Les sons du français*⁷. *Leur formation, leur combinaison, leur représentation* (ci-après *Les sons*), destiné à ses collègues non linguistes de la Société de la Réforme Orthographique. Cet ouvrage connaîtra douze éditions constamment remaniées jusqu'à la septième de 1913. À partir de la troisième édition (1892), Passy ne vise plus le même public. Il s'adresse maintenant à tous les enseignants, mais en particulier aux professeurs de français langue étrangère, ce qui modifie profondément la structure et la teneur de l'ouvrage. En 1906, la partie 'Représentation du langage' s'enrichit d'illustrations de variantes géographiques et stylistiques à des fins de comparaison. Ces illustrations sont composées de textes transcrits en API qui, pour Passy (1906 : 134), représente « un système d'écriture *pratique*, devant servir à l'enseignement de la lecture ou des langues étrangères, pouvant même, si les usages littéraires ne s'y opposaient pas, remplacer notre orthographe d'usage ». Passy adopte une transcription phonémique : « Au lieu de représenter le plus que nous pouvons d'éléments du langage, nous nous contentons de représenter [...] ceux qui ont une valeur significative, qui sont *distinctifs* » (Passy, 1906 : 134). Il présente trois séries de texte et aborde en premier lieu les registres de langue à travers quelques petites histoires dont la transcription reflète la prononciation familière ralentie, la prononciation soignée, la prononciation très soignée (illustrée par un poème) et la prononciation familière rapide. Pour la variation géographique, il se limite à trois régions, le Nord, le Midi de la France et la Suisse, dont le lecteur peut comparer les prononciations à l'aide du même texte transcrit en API. Suivent trois versions de la parabole de l'enfant prodigue : selon le « patois » de Ezy sur Eure (Normandie), du Val d'Ajol (Vosges), et d'Arrette-en-Azun (Hautes-Pyrénées).

La démarche de Passy est unique à une époque où les grands ouvrages pédagogiques de ses collègues français sont destinés non seulement aux étrangers mais également aux provinciaux dont la prononciation s'éloigne de celle de la bonne bourgeoisie parisienne (Durand, Lyche, à paraître). Toutes ces transcriptions fournissent également une mine de renseignements précieux sur les prononciations en vigueur à l'époque et nous permettent d'établir des comparaisons avec l'usage contemporain.

3. Le schwa chez Passy

Les sons n'incluent pas de règles régissant la présence/absence de la voyelle, ces dernières doivent être déduites des extraits transcrits pour les quatre registres de conversation proposés à partir de 1906 : prononciation familière ralentie

(recommandée pour l'enseignement), prononciation soignée, prononciation très soignée ('solennelle' à partir de 1913), prononciation familière rapide (dans cet ordre). Il ressort de ces transcriptions que l'amuïssement du schwa est particulièrement sensible au contexte segmental, favorisé si la syllabe précédente du mot ou de l'énoncé se termine par une voyelle (VCə ou V#Cə) et que le schwa à lui seul ne permet pas de différencier les deux types de prononciation familière. On observe en revanche une légère opposition entre les prononciations familières et la prononciation soignée. Les exemples suivants illustrent le système présenté par Passy pour ces deux niveaux de langue (Passy, 1906 : 141- 152).

1. Prononciation familière ralentie

[nuz aʃte œ̃ kɔʃɔ̃.	<i>nous acheter un cochon.</i>
ʃwa:zi læ bjẽ gra, e marʃãd læ	<i>choisis-le bien gras, et marchande-le</i>
pur nə pa l pɛje trɔ ʃɛ:r]	<i>pour ne pas le payer trop cher ;</i>
[e l ʃase dvã twa]	<i>et le chasser devant toi ;</i>
[lɔ kɔʃɔ̃ repɔ̃ par œ̃ grɔɲmã]	<i>le cochon répond par un grognement</i>
[yn o:t fwa mãmã, zɔ l fre]	<i>une autre fois maman, je le ferai.</i>
[e i rdesã la ko:t]	<i>et il redescend la côte</i>

Le Schwa est le plus souvent absent dans le contexte V(#)Cə, absence systématique en syllabe médiane de polysyllabe ([aʃte grɔɲmã]) et extrêmement fréquente dans les monosyllabes ([pa l pɛje ; e l ʃase]). En syllabe initiale ([rdesã]), il tombe dans tous les substantifs et les verbes même s'il en résulte des suites consonantiques secondaires non optimales selon l'échelle de sonorité. Les contraintes phonotactiques qui régissent l'organisation de la syllabe privilégient en effet les groupes consonantiques de sonorité croissante⁸ en attaque (/pɛ/ avec une plosive sourde de sonorité minimale suivie d'une approximante de sonorité maximale) et défavorisent au contraire les groupes consonantiques de sonorité décroissante (/ɪd/). Racine et Grosjean (2002) soulignent l'importance de ce facteur pour la chute du schwa, ce qui est confirmé par Lyche et Østby (2009) pour des données parisiennes. Dans les transcriptions de Passy en revanche, l'absence de schwa initial prévaut sur la violation de ces contraintes phonotactiques, comme illustré dans la suite [a lɛ:r dɔ lɔ r̥kɔnɛ:tr o:si] (*a l'air de le reconnaître aussi*) (Passy, 1906 : 144) où [rk] constitue un groupe associant la consonne la plus sonore avec la consonne la moins sonore. Passy favorise la chute du schwa dans le verbe et maintient le schwa du monosyllabe alors que le contraire eût été tout à fait acceptable ([a lɛ:r dɔ l r̥kɔnɛ:tr o:si]), et aurait facilité l'articulation de l'ensemble du groupe ([dɔl r̥kɔnɛ:tr] ou [dɔ l r̥kɔnɛ:tr] avec une suite consonantique [lr] plus conforme à l'échelle de sonorité). En syllabe initiale d'adverbe, il semblerait que des facteurs lexicaux l'emportent et imposent la présence ou non de la voyelle. On observe en effet *devant* systématiquement sans schwa alors que *depuis* maintient le sien.

Le schwa apparaît régulièrement dans les monosyllabes en début d'énoncé ([lə kəʃɔ̃]) à moins qu'il ne s'agisse du pronom *je*. Enfin, nous notons que deux schwas consécutifs sont susceptibles de tomber si R fait partie des consonnes de la suite consonantique résultante ([ʒə l fre]). Les textes illustrant les deux prononciations familières offrent peu de variation dans les polysyllabes, mais cette dernière n'est pas exclue : [ʒebə'zwẽ də̃'klun]⁹ (*j'ai besoin d'un clown*) alterne avec [ʒedɔ̃b'zwẽ də̃'klun] (*j'ai donc besoin d'un clown*) dans un extrait de prononciation familière rapide¹⁰ (p. 152). Pour ce qui est de la prononciation soignée, la variation y apparaît plus nettement avec une fréquence accrue qui permet de distinguer les deux registres.

2. Prononciation soignée

['sɔ̃brə 'ry d peri'gø, u nu dmœ:'rjɔ̃z a'lo:r, kə ʒ dəvez epru:'ve]	<i>sombre rue de Périgueux où nous demeurions alors que je devais éprouver</i>
[lə 'ply su'vã, ʒə par'te pur lə kɔ'leʒ] [e ʒ la 'kaʃe də mɔ̃ 'mjø...e ki rsã:bla]	<i>le plus souvent, je portais pour le collègue et je la cachais de mon mieux...et qui ressembla</i>
[ɔ̃ 'vwa k ʒ ete dã l e'ta lə ply 'prɔpr]	<i>on voit que j'étais dans l'état le plus propre</i>
[lez a'dusis'mã ki sɔ̃ v'ny ply 'ta:r]	<i>les adoucissements qui sont venus plus tard</i>

Le contexte V(#)Cə régit ici régulièrement l'absence de la voyelle, systématique en position interne de polysyllabes ([a'dusis'mã]). Dans les autres positions, l'absence de schwa est variable quoique largement favorisée, qu'il s'agisse d'un monosyllabe (['ry d peri'gø ; kə ʒ dəvez ; ɔ̃ 'vwa k ʒ ete]), ou de l'initiale d'un polysyllabe ([nu dmœ:'rjɔ̃z : e ki rsã:bla ; sɔ̃ v'ny]). Le texte transcrit de *La misère d'un enfant* ne comporte que neuf instances d'une suite V#CəX : dans sept cas, le schwa est absent, restent deux cas de maintien, *un secours* et *plus petit*. Dans les 68 monosyllabes apparaissant dans le même environnement, presque les deux tiers (41 sur 68) des schwas sont absents. Nous en concluons que Passy considère que toute conversation se caractérise par un amoussissement sensible de schwas et que le schwa à lui seul ne permet pas de discriminer les différents registres de conversation. Toutes ces observations n'ont pas trouvé d'écho dans les manuels qui, à l'image de Malmberg (1968), persistent par exemple à recommander le maintien d'un schwa initial de polysyllabe et de monosyllabe en début de groupe, précisant que « Les types *jé vais, jé fais, chémin, cela* ont un caractère plus familier. » (Malmberg, 1968 : 77). Or ces formes sont exactement celles qui apparaissent dans les trois registres de conversation illustrés par Passy. Il serait néanmoins envisageable de

reprocher un manque d'objectivité à des transcriptions qui traduisent les seules observations de l'auteur sans la base empirique d'une étude de corpus oral, même si Passy jouissait d'un grand prestige auprès de ses collègues étrangers pour la finesse de ses observations (Durand, Lyche, 2019). Grâce aux développements technologiques de ces 30 dernières années, la question de la fiabilité des données se pose différemment, il est maintenant possible de vérifier et de quantifier les intuitions et les observations individuelles en interrogeant de grands corpus oraux comme le corpus PFC, développé à ces fins.

4. Le schwa dans le corpus PFC

Le programme PFC (Durand, Laks, Lyche, 2009a), fournit des données orales codées pour le schwa dans trois registres : la lecture d'un texte, une conversation semi-dirigée et une conversation libre. Les codages révèlent une grande variation géographique mais également stylistique avec un maintien quasi systématique de la voyelle aussi bien dans les monosyllabes que dans les polysyllabes en lecture pour le contexte V#Cə, mais une forte chute dans les conversations. Afin d'assurer une meilleure comparaison avec les données de Passy, nous nous concentrerons sur les points d'enquête en France septentrionale et sur quelques données suisses.

L'ensemble des données PFC mettent en exergue l'importance de la variable 'âge', avec une absence de la voyelle nettement plus élevée chez les jeunes générations dans les conversations, particulièrement pour les monosyllabes. Dans 13 points d'enquête PFC du nord de la France, près de 70% de schwas de monosyllabes sont absents des conversations chez les juniors (moins de 26 ans), mais seulement 39,5% chez les seniors (plus de 59 ans) (Lyche, 2016). Pour l'initiale de polysyllabes, on observe peu de différence entre ces deux classes d'âge avec 69% d'absence chez les juniors contre 63% chez les seniors. La lecture de son côté ne dissocie aucunement les générations et se caractérise par un maintien massif des schwas, presque catégorique chez les juniors, probablement en raison d'une scolarisation encore très proche. Ces chiffres ne se démarquent pas de ce que propose Passy mais soulignent que le phénomène a bénéficié d'une forte stabilité au cours du 20^e siècle. Un ensemble d'études sur de nombreux points d'enquêtes (Durand, Laks, Lyche 2009b, Gess, Lyche, Meisenburg 2012, Detey et al. 2016b) présente d'importantes convergences qui nous permettent d'affiner le comportement de la voyelle.

On notera tout d'abord que toute hésitation, répétition, favorise la présence du schwa alors que la fréquence lexicale favorise l'absence (*petit* par exemple est réalisé [pti]), le schwa tombe dans les expressions de quantité dans 80% des cas (*beaucoup de, un peu de*), et les locutions quasi figées comme *tout le monde*.

Parmi les monosyllabes, *je* se singularise par la faible fréquence du maintien du schwa dans le contexte V#zə#, mais également à l'initiale de groupe intonatif ou même dans le contexte C#zə#, comme l'observent Lyché et Østby (2009) dans une enquête menée au sein d'un groupe pourtant très conservateur, la haute bourgeoisie parisienne¹¹. Si toutes les variétés de français septentrionales autorisent la variation dans le préfixe *re* (par ex. *refaire*), tel n'est pas le cas pour l'initiale d'un lexème monomorphémique. En effet, *besoin* par exemple, dont on peut observer l'alternance chez Passy, se caractérise par une voyelle fixe dans de nombreuses régions (/bœzwɛ/), mais par un schwa très variable en Suisse, ce qui est également le cas de *femelle* (Andreassen, Racine, 2016). Dans leur étude du point d'enquête à Neuchâtel, Racine, Andreassen (2012) quantifient l'influence de la catégorie lexicale sur la variation du schwa en initiale de polysyllabe avec l'échelle suivante d'absence : Noms et Adjectifs (87%), Verbes (77%), autres (50%). Leurs résultats renforcent également d'autres observations sur l'importance du contexte phonotactique qui doit cependant être combiné à d'autres facteurs comme la fréquence. Les suites consonantiques secondaires fricative + liquide issues de la chute du schwa sont favorisées, mais les suites R+C sont également très répandues ([rkɔnɛsɛ] *reconnaisais*, [rsøvɛ] *recevez*) même si elles violent l'échelle de sonorité. Ces suites qui perdurent depuis la fin du 19^e siècle, puisqu'elles se retrouvent régulièrement chez Passy, doivent être intégrées dans la grammaire de l'apprenant. Elles constituent en fait la véritable pierre d'achoppement pour la maîtrise du schwa. Les études à partir de la base PFC font état d'une variation géographique et individuelle non négligeable à l'initiale de polysyllabe, mais le corpus est suffisamment riche en formes telles que [sɑʁtʁɛt] (*sa retraite*), [ʒamɛʁgʁɛtɛ] (*jamais regretté*), [ilɑɛtɛʁtɑpɛ] (*il a été retapé*), [ɛtœʁkɔnɛtʁɑ]¹², pour que la chute du schwa initial et la création de groupes secondaires complexes soient prises en compte dans l'enseignement.

Conclusion

La romancière Nancy Huston rapporte dans *Nord perdu* (1999) à quel point son français universitaire était inadéquat lors de son arrivée en France à la fin des années 60, incapable qu'elle était par exemple de comprendre [sɛdlapɑʁ] (*c'est de la part ?*) dans une conversation téléphonique. Tout laisse à penser que la situation ne s'est guère améliorée depuis et qu'elle ne s'améliorera qu'avec de profondes réformes dans la formation des enseignants. Selon Stridfelt (2005), les apprenants suédois éprouvent des difficultés aussi bien au niveau de la reconnaissance lexicale de mots sans schwa réalisé qu'au niveau de l'articulation de suites consonantiques complexes. Ils ne perçoivent pas la plosive de la préposition *de* dans les constructions

Adv+de ou N+de (*peu de temps* [pødtã], *salon de lecture* [salõdlɛktyʁ]), de même qu'ils n'identifient pas les mots *retard* et *regardait* dans les suites *en retard* [ãrtax], et *me regardait* [mæʁgãrdɛ]. Andreassen et Lyche (2018) dans une étude sur la production de deux groupes d'étudiants norvégiens corroborent ces résultats et font valoir l'importance de la fréquence lexicale. Dans l'ensemble, même les étudiants avancés sont loin de maîtriser la variation du schwa avec une sur-représentation de voyelles réalisées reflétant une omniprésence indirecte de la norme écrite. Si l'on se penche sur le matériel pédagogique disponible pour des exercices en laboratoire, force est de constater que ce dernier est lacunaire. Le schwa est toujours présenté comme la voyelle /ə/, directement corrélé au graphème <e>. Ainsi *samedi* est transcrit /samədi/ alors que dans les variétés non méridionales, ce mot est toujours prononcé [samdi] et *mercredi* est transcrit /mæʁkʁədi/ alors que le soi-disant schwa est une voyelle stable de type /ø/ ou /œ/ qui ne chute jamais. On peut déplorer aussi que les exercices sur la chute du schwa à l'initiale de polysyllabes manquent cruellement alors que les études sur corpus font état d'une alternance presque aussi fréquente que dans les monosyllabes.

Le fossé entre analyses, descriptions de l'oral et les présentations pédagogiques ne semble pas se combler malgré de nombreuses mises en garde. Fernandez (2012 : 70) par exemple, se fait l'avocate de la nécessité d'un dialogue étroit entre les chercheurs et les enseignants. Elle constate que « la plupart des professeurs de prononciation de langues étrangères ne connaissent pas les dernières découvertes réalisées dans le domaine de la recherche fondamentale afférente et que, même s'ils les connaissent, dans le meilleur des cas, ils se sentent dans l'incapacité de les utiliser pour préparer un cours ou imaginer des activités théoriquement étayées ». Nous pensons que le schwa illustre parfaitement cet état de fait au moins sur deux plans. Tout d'abord, les manuels font perdurer l'usage d'un symbole [ə] qui, sans explication, ne peut qu'apporter frustration et confusion aux primo apprenants ; ensuite, ils proposent une image simplifiée de la réalité langagière, ce qui entrave aussi bien la compréhension que la production. Nous avons montré ici que la variation dont le schwa fait l'objet a bénéficié d'une illustration systématique par Passy à la fin du 19^e siècle, et que ses données ont été confirmées et raffinées par de nombreux travaux dans le cadre de PFC. Si le comportement du schwa s'avère être relativement stable, les travaux qui le décrivent n'ont pas d'incidence véritable sur bien des manuels scolaires qui persistent à favoriser une norme fictive.

Bibliographie

- Andreasen, H.N., Durand, J., Lyche, C. à paraître. From vowel weakening in Romance to French schwa. In: *Manual of Romance Phonetics and Phonology*. Berlin : De Gruyter.
- Andreassen, H., Racine, I. 2016. Variation in Switzerland: The behaviour of schwa in Martigny, Neuchâtel and Nyon. In : *Varieties of Spoken French* : Oxford University Press.

- Andreassen, H.N., Lyche, C. 2018. « Le rôle de la variation dans le développement phonologique : Acquisition du schwa illustrée par deux corpus d'apprenants norvégiens ». *Synergies Pays Scandinaves*, n° 13, p. 13-24. [En ligne]: https://gerflint.fr/Base/Paysscandinaves13/andreassen_lyche.pdf [consulté le 15 octobre 2020].
- Bayley, R., Regan, V. 2004. « Introduction: the acquisition of linguistic competence ». *Journal of Sociolinguistics*, n° 8, p. 323-338.
- Burki, A., Racine, I., Andreassen, H., Fougeron, C., Frauenfelder, U. 2008. Timbre du schwa en français et variation régionale : Une étude comparative. In : *Actes des 27èmes Journées d'Etudes sur la Parole (JEP'08)*, Avignon, 9-23 juin 2008.
- Côté, M.-H. 2005. *Phonologie du français*. Manuscrit.
- Dausés, A. 1973. *Études sur l'e instable dans le français familier*. Tübingen : Max Niemeyer.
- Detey, S. 2017. La variation dans l'enseignement du français parlé en FLE : des recherches linguistiques sur la francophonie aux questionnements didactiques sur l'authenticité. In : *Échanges culturels aujourd'hui : langue et littérature*. New Taipei City : Tamkang University Press.
- Detey, S., Durand, J., Laks, B., Lyche, C. (éds.). 2016a. *Varieties of Spoken French*. Oxford: Oxford University Press.
- Detey, S., Durand, J., Laks, B., Lyche, C. 2016b. The PFC programme and its methodological framework. In: *Varieties of Spoken French*. Oxford: Oxford University Press.
- Detey, S., Racine, I., Kawaguchi, Y., Eychenne, J. (éds.). 2016. *La prononciation du français dans le monde. Du natif à l'apprenant*. Paris : CLE international.
- Durand, J., Laks, B., Lyche, C. 2009a. Le projet PFC (phonologie du français contemporain) : Une source de données primaires structurées. In : *Phonologie, variation et accents du français*. Paris : Hermès.
- Durand, J., Laks, B., Lyche, C. (éds.). 2009b. *Phonologie, variation et accents du français*. Paris: Hermès.
- Durand, J., Lyche, C. 2019. Paul Passy, Johan Storm and the palatal nasal in modern French. In : *Fonologi, soslolingvistikk og vitenskapsteori. Festskrift til Gjert Kristoffersen*. Oslo : Novus.
- Durand, J., Lyche, C. à paraître. « Retour sur les sons du français : La modernité de Paul Passy ». *Journal of French Language Studies*.
- Fernandez, J. 2012. « L'enseignement de la prononciation : entre théorie et pratique ». *Revue Française de Linguistique Appliquée*, n° 17, p. 67-80. [En ligne]: <https://doi.org/10.3917/rfla.171.0037> [consulté le 15 octobre 2020].
- Fouché, P. 1959. *Traité de prononciation française*. 2^e éd. Paris : Klincksieck
- Galazzi, E. 2002. *Le son à l'école. Phonétique et enseignement des langues (fin XIX^e siècle - début XX^e siècle)*. Brescia : Editrice La Scuola.
- Gess, R., Lyche, C., Meisenburg, T. (éds.). 2012. *Phonological Variation in French. Illustrations from three continents*. Amsterdam : Benjamins.
- Girard, F., Lyche, C. 2005. *Phonétique et phonologie du français*. 4^e éd. Oslo : Universitetsforlaget.
- Griffiths, J.M. 2020. A Quantitative Reanalysis of Schwa Realization in Contemporary Metropolitan French. Ph.D. Dissertation, The University of Texas at Austin.
- Guimbretière, E. 2007. *Phonétique et enseignement de l'oral*. Paris : Didier/Hatier.
- Huston, N. 1999. *Nord perdu : suivi de Douze France*. Paris : Actes Sud.
- Lauret, B. 2011. *Enseigner la prononciation du français : questions et outils*. Paris : Hachette.
- Léon, P. R. 1992. *Phonétisme et prononciations du français*. Paris: Nathan.
- Lyche, C. 2016. Approaching the variation in PFC: the schwa level. In : *Varieties of Spoken French*. Oxford : Oxford University Press.
- Lyche, C., Østby, K.A. Le français de la haute bourgeoisie parisienne : une variété conservatrice ? In : *Phonologie, variation et accents du français*. Paris : Hermès.
- Malmberg, B. 1968. *Phonétique française*. Malmö : Hermods Forlag.
- Morin, Y.-C. 1978. «The status of mute 'e'». *Studies in French linguistics*, n° 1, p. 79-140.

- Passy, P. 1887, 1889, 1892, 1899, 1906, 1913. *Les sons du français*. Paris : Delagrave.
- Nouveau, D., Detey, S. 2007. « Enseignement/apprentissage du schwa et apprenants néerlandais : des données de la base PFC à l'espace-ressource en ligne du projet PFC-EF ». *Bulletin PFC*, n°7, p. 87-106.
- Racine, I., Andreassen, H. 2012. A phonological study of a Swiss French variety: Data from the canton of Neuchâtel. In : *Phonological Variation in French. Illustrations from three continents*. Amsterdam: Benjamins.
- Racine, I., Grosjean, F. 2002. « La production du E caduc facultatif est-elle prévisible ? Un début de réponse ». *Journal of French Language Studies*, n°12, p. 307-326.
- Stridfeldt, M. 2005. *La perception du français oral par des apprenants suédois*. Umeå : Institutionen för moderna språk, Umeå universitet.
- Wioland, F. 2001. *Prononcer les mots du français*. Paris : Hachette.
- Tyne, H. 2012. « La variation dans l'enseignement- Apprentissage d'une langue 2 ». *Le français aujourd'hui*, n°176, p. 103-112.

Notes

1. Nous tenons à remercier Helene N. Andreassen et Sylvain Detey pour leurs remarques et commentaires. Nous avons également bénéficié des observations et corrections d'une évaluation anonyme.
2. Voir Detey (2017) sur son intégration dans la salle de classe.
3. La graphie distingue clairement un [œ] stable (*seul*) d'un [œ] instable (*petit*), mais <e> ne correspond pas toujours à un schwa, il peut se réaliser [e] (*descendre*) ou [ɛ] (*extra*). Passy défendait ardemment l'usage exclusif de la transcription phonétique pendant toute la première année de l'apprentissage, une mesure particulièrement appropriée pour acquérir le fonctionnement de cette voyelle.
4. Cette transcription s'explique probablement par l'alternance *je soulève- nous soulevons* mais introduit un niveau supplémentaire d'abstraction.
5. Les manuels dans leur ensemble ne suivent pas cette voie si ce n'est Côté (2005 : 71) : « Mais en français de référence et en français laurentien, le schwa se confond maintenant avec les voyelles antérieures moyennes arrondies [œ] et [ø]. On a systématiquement [œ] en français laurentien, parfois aussi [ø] en français de référence, où la prononciation de la voyelle est déterminée en partie par la loi de position et l'harmonie vocalique (qui influence la distribution des voyelles moyennes). » Girard et Lyche (2005) soulignent que le schwa (/ə/) se réalise [œ] ou [ø] mais maintiennent dans les transcriptions phonétiques la voyelle [ə] afin de distinguer le schwa des voyelles stables, à la différence de Côté qui, à juste titre, exclut le schwa de l'inventaire des voyelles du français. Par 'français laurentien', Côté comprend la variété de français parlée dans la vallée du Saint-Laurent au Canada, variété également connue sous l'appellation 'français québécois'.
6. Morin (1978 : 94) situe le passage de schwa à une voyelle pleine [œ] à la fin du 17^e siècle.
7. Nous respectons scrupuleusement l'orthographe de Passy.
8. Echelle de sonorité : plosives < fricatives < nasales < liquides < glissantes < voyelles.
9. Le symbole [ˈ] indique l'accentuation (par ex. [kɔˈlɛʒ]. Il correspond au signe « ˈ » de l'Alphabet phonétique international moderne [kɔˈlɛʒ].
10. Passy transcrit la prononciation familière rapide en groupes accentuels et non plus en mots distincts. Cette transcription indique l'accent de groupe, elle fait ressortir un ensemble d'assimilations, de simplifications mais ne se distingue pratiquement pas de la parole familière ralentie en ce qui concerne le schwa.
11. Sur le rôle de la phonotactique et du lexique dans le corpus PFC, voir Griffiths (2020).
12. Ces exemples proviennent de l'enquête PFC de Treize-Vents en Vendée.